Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

54 | 2017

La part animale du XIX^e siècle

Une histoire coloniale de l'Ouest américain : chevaux et bisons dans les Grandes Plaines, 1750-1900

*A Colonial History of the American West: Horses and Buffaloes in the Great
Plains, 1750-1900*

*Eine koloniale Geschichte des amerikanischen Westens. Pferde und Bisons in den
Great Plains, 1750-1900*

Tangi Villerbu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5190>

DOI : 10.4000/rh19.5190

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2017

Pagination : 95-111

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Tangi Villerbu, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain : chevaux et bisons dans les Grandes Plaines, 1750-1900 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5190> ; DOI : 10.4000/rh19.5190

Tous droits réservés

TANGI VILLERBU

*Une histoire coloniale de l'Ouest américain :
chevaux et bisons dans les Grandes Plaines,
1750-1900*

Les historiens de l'Ouest américain se heurtent aujourd'hui à un problème de périodisation, donc de structuration cohérente de leur récit. Le fondateur, Turner, avait postulé, par son hypothèse de la frontière, que 1890 marquait la fin de la conquête puisque l'ensemble de l'Ouest était dorénavant occupé par un peuplement colon. Mais la *New Western History* du tournant des années 1980-1990 avait rejeté cette « Frontière » : pour ses praticiens celle-ci ne reflétait qu'une vision blanche, raciste et exceptionnaliste de l'histoire et, au fond, les éléments de continuité dominaient¹. Force est de constater que si ce courant l'a largement emporté et si le champ lui doit encore ses traits majeurs, sur cette question précisément les interprétations ont été forcées par une volonté excessive de rupture avec les ancêtres. Au bout d'un long cheminement historiographique, de *middle ground* en *borderlands*, certains en sont arrivés à tellement poser l'Ouest en espace de fluidité que tout poids des États en devenait impensable et toute rupture impossible². Pourtant, les États-Unis ont bien déployé dans l'Ouest une logique colonisatrice qui assoit à la fin du XIX^e siècle des formes claires d'hégémonie sociale, culturelle, économique, environnementale. Que cette hégémonie ne soit pas absolue relève de l'évidence et qu'elle se perpétue au XX^e siècle, en évoluant, est également clair. Mais qu'il faille l'étudier en tenant compte de tous les acteurs, en écrivant un monde d'éclats, une polyphonie, ne doit pas empêcher de dégager les lignes de forces : les États-Unis ont bien remporté dans l'Ouest, à la fin

1. Patricia N. Limerick, *The Legacy of Conquest: The Unbroken past of the American West*, New York, Norton, 1987 ; Richard White, *"It's your misfortune and none of my own": A new history of the American West*, Norman, University of Oklahoma Press, 1991.

2. Parmi une très abondante historiographie du *middle ground* et des *borderlands* : Richard White, *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, 2009 [1991] ; Forum 'The Middle Ground revisited', *William & Mary Quarterly*, 3rd series, 63, 1, January 2006, p. 3-96 ; Jeremy Adelman et Stephen Aron, 'From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in-between in North-American History', *American Historical Review*, 104, 3, June 1999, p. 814-84 ; et Pekka Hämäläinen and Elliott Truett, 'On Borderlands', *Journal of American History*, 98, 2 (September 2011), p. 338-361.

du XIX^e siècle, un long combat pour imposer une force stato-nationale sur un espace de nomadisme³.

Pour comprendre cette rupture il faut décomposer le processus qui y mène en deux temps. Entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, l'Ouest vit à sa manière le *Sattelzeit* de Reinhard Koselleck, ce temps des révolutions, des nations et du capitalisme, qui est celui, ici, de l'émergence de puissances en conflits : Comanches ou Lakotas d'un côté, États-Unis de l'autre. Le deuxième temps est marqué par ce qu'Elliott West, suivi récemment par Pekka Hämäläinen, a appelé la « Grande Reconstruction », de la fin de la Guerre du Mexique aux années 1870⁴ et il est celui de la victoire étatsunienne. Même lente à se dessiner et au fond incomplète, elle est patente et doit être étudiée pour ce qu'elle est : un processus de conquête appuyé sur l'idée-force de la supériorité de la mission des États-Unis et sur une violence multiforme et foncièrement coloniale.

L'approche animale, outil d'une vision totale de l'histoire, permet de lire l'ensemble du processus. L'histoire de l'Ouest – et plus particulièrement celle des Plaines⁵ – semble saturée de présence animale : le récit « populaire » comme celui de l'historien s'adosse à la coprésence des bisons et des chevaux. Dès le début du XX^e siècle les études s'étaient multipliées, dans une perspective très coloniale, pour raconter des nations indiennes⁶ qui avaient bâti leur puissance sur l'adoption récente du cheval et sur la chasse éternelle des bisons, puis pour décrire la substitution d'une civilisation agricole, celles des blés et des bovins, à celle des Indiens⁷. La décolonisation du regard, qui a marqué à la fois la *New Western History* et une histoire environnementale, née en grande partie pour relire ce terrain⁸, a permis sur cette question un indéniable renouveau.

Pourtant il demeure des angles morts. D'une part, des aspects importants du champ demeurent peu ou pas travaillés. Il en est ainsi de chantiers ouverts

3. Pekka Hämäläinen, 'The Shapes of Power: Indians, Europeans, and North American Worlds from the Seventeenth to the Nineteenth Century', in Edward Countryman et Juliana Barr (eds), *The Contested Spaces of Early America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014, p. 31-68; Steven Hahn, *A Nation without Borders: The United States and its World in an Age of Civil Wars*, New York, Penguin, 2016.

4. Elliott West, 'Reconstructing Race', *Western Historical Quarterly*, 34, Spring 2003, p. 6-26; Pekka Hämäläinen, 'Reconstructing the Great Plains: The Long Struggle for Sovereignty and Dominance in the Heart of the Continent', *Journal of the Civil War Era*, 6, 4, December 2016, p. 481-509. Voir aussi Heather Cox Richardson, *West from Appomattox: The Reconstruction of America after the Civil War*, New Haven, Yale University Press, 2007.

5. Les Plaines courent du nord au sud de la Saskatchewan au Texas. La définition géographique de l'Ouest demeure, elle, conflictuelle chez les historiens.

6. Malgré les objections possibles et tout à fait compréhensibles, je choisis par commodité d'utiliser le terme d'« Indiens ».

7. Le meilleur exemple étant sans doute Walter Prescott Webb, *The Great Plains*, New York, Grosset & Dunlap, 1931. Voir aussi le travail ethnographique pionnier de John C. Ewers, *The Horse in Blackfoot Indian Culture, with comparative material from other Western tribes*, Washington, Smithsonian Institution, 1955.

8. Des synthèses dans Nathalie Massip, « La 'Nouvelle Histoire de l'Ouest' : historiographie et représentations », thèse d'histoire contemporaine, Université Toulouse II-Le Mirail, 2011 ; et Grégory Quenet, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Seyssel, Champ Vallon, 2014.

depuis peu pour l'Est des États-Unis⁹, mais qu'il faudrait encore transférer vers l'Ouest, notamment sur le cheval de travail (industriel, citadin, fermier et militaire). L'historiographie du commerce entre colons et Indiens, qui concerne les chevaux comme les bisons, nécessite elle-même de constants approfondissements, notamment par l'usage d'archives en français sous-exploitées. D'autre part, il manque un récit de synthèse, une vision unificatrice qui intégrerait pleinement l'histoire animale à l'histoire de l'Ouest – et donc à celle des États-Unis dans leur mouvement de colonisation du continent. Ce que je propose ici, c'est d'apporter une pierre à une telle entreprise en offrant une lecture par les chevaux et les bisons de l'histoire coloniale des Grandes Plaines, en deux tableaux correspondant aux deux temps décrits.

DES ANNÉES 1750 AUX ANNÉES 1830 : ENTRE DEUX MONDES

Le 4 juillet 1776, les délégués du Congrès Continental proclamaient l'indépendance des États-Unis. L'histoire étatsunienne pouvait commencer, proclame une historiographie classique. Mais les historiens sont de plus en plus conscients que c'est à une autre échelle qu'il faut penser ce récit, en changeant de poste d'observation pour saisir l'ensemble des enjeux d'une histoire qui ne peut être que continentale¹⁰. Cette même année 1776, Sainte-Geneviève (dans l'actuel État du Missouri) est encore un village francophone sur la rive occidentale du Mississippi devenue espagnole suite au traité de Paris de 1763, face aux possessions devenues britanniques sur la rive orientale¹¹. Le 20 octobre, François Vallé, capitaine de la milice et lieutenant du juge local, annonce « a haute et intelligible voix et cry public », à la porte de l'église, la vente aux enchères de trois chevaux de feu le capitaine Arieta. Le paiement doit être effectué en peaux de chevreuil, au taux de 40 sols par livre, ce qui est la norme dans cet espace qui souffre de disette monétaire mais ne méconnaît pas le marché : il ne s'agit pas de troc car les pelleteries ont une valeur monétaire reconnue. Les trois bêtes sont vendues : le premier, gris rouge, est acquis pour 80 livres par M. Duroy ; le deuxième, gris, pour 70 livres par François Vallé lui-même ; le dernier est acheté pour 17 livres et 10 sols par M. Cartabono¹².

Il y a fort à parier que l'usage que les trois acquéreurs ont fait des chevaux différa de celui qu'en faisait l'officier espagnol décédé : de chevaux de guerre

9. Clay McShane et Joel A. Tarr, *The Horse in the City: Living machines in the Nineteenth Century*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2007 ; Ann Norton Green, *Horses at Work: Harnessing Power in Industrial America*, Cambridge, Harvard University Press, 2008.

10. Claudio Saunt, *West of the Revolution: An Uncommon History of 1776*, New York, Norton, 2014.

11. Laurent Veyssière, Philippe Joutard et Didier Poton [dir.], *Vers un nouveau monde atlantique : Les traités de Paris, 1763-1783*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

12. Ste. Genevieve archives, folder 297, archives consultées à la State Historical Society of Missouri à Columbia.

ou d'apparat ils devinrent chevaux de travail, sans doute de monte plus que trait ou même d'attelage¹³. Ils sont allés rejoindre un stock dont les racines sont lointainement espagnoles. Dès les premières années du XVIII^e siècle, Pénicaud rapportait que les Illinois allaient « acheter chez les Cadodaquioux » leurs chevaux contre diverses marchandises¹⁴. Ces Caddos, eux, les obtenaient depuis le nord de la Nouvelle-Espagne, dans le cadre de circuits marchands de longue portée en pays indien. Dans les années 1760, les Français disposaient en conséquence dans la vallée du Mississippi d'un bon cheptel équin obtenu par le truchement des Indiens¹⁵.

Le cheval avait en fait disparu du continent américain il y a treize mille ans et n'y était revenu qu'avec les Espagnols au XVI^e siècle. Il n'était plus exactement le même puisque sous sa forme importée il était passé par des siècles d'adaptation au monde steppique méditerranéen, mais ce fut bien un retour du cheval en Amérique, et un retour « joyeux¹⁶ » : les chevaux ont créé un monde autour d'eux¹⁷. Dans le cœur de la Nouvelle-Espagne d'abord, que ce soit auprès des colons ou auprès des Indiens sédentaires¹⁸, puis, à partir de la fin du XVII^e siècle, dans les Plaines en remontant vers le nord tout le long du XVIII^e siècle. Le Pays des Illinois bénéficie d'une présence équine dès le début de ce siècle et, comme en Nouvelle-Espagne, les Indiens et les colons s'approprient les chevaux sauvages, en font des objets commerciaux, des outils de travail et donc d'indispensables compagnons non-humains de la vie dans la vallée du Mississippi.

Mais cela se fait au prix d'une économie de raids : les Osages, par exemple, viennent se servir en chevaux créoles pour leur usage propre ou pour en faire commerce¹⁹. Les bêtes passent ainsi de main en main, au fil d'un jeu d'équilibres diplomatiques et commerciaux entre nations indiennes d'abord et entre nations indiennes et pouvoir colonial espagnol ensuite. Les choses changent avec la double irruption de colons anglo-américains et de l'État étasunien. Les premiers s'installent dès les années 1780 et 1790, à la recherche de terres neuves ; le deuxième s'implante à partir de 1803 à Saint-Louis (du fait de la cession de la Louisiane par la France) alors qu'il était présent depuis

13. Cf. Carl Ekberg, *Colonial Ste. Genevieve. An Adventure on the Mississippi Frontier*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2014 [1985], p. 139.

14. « Relation de Pénicaud », in Pierre Magry [dir.], *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale (1614-1754). Mémoires et documents originaux*, volume 5, 1887, p. 489.

15. Carl Ekberg, *French Roots in the Illinois country: The Mississippi Frontier in the Colonial Times*, Urbana, University of Illinois Press, 1998, p. 206-207.

16. Dan Flores, *Horizontal Yellow: Nature and History in the Near Southwest*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1999, p. 99.

17. Pour une synthèse sur cette arrivée du cheval dans l'Ouest, Colin Calloway, *One Vast Winter Count: The Native American West before Lewis and Clark*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2003, p. 267-312.

18. Marion du Bron, « Le cheval mexicain en Nouvelle-Espagne entre 1519 et 1639 », thèse, EHES, 2010.

19. Carl Ekberg, *Colonial Ste. Genevieve...*, *op. cit.*, p. 89-101.

le début des années 1780 sur la rive orientale. Les apparences de continuité coloniale masquent de profonds bouleversements.

Ainsi, en avril 1808, Pierre Chouteau écrit à deux chefs osages, nation à laquelle sa famille est liée par le commerce et la parenté²⁰. Ces Osages ont opéré contre des familles anglo-américaines, dont ils ont pris les chevaux, mais aussi tous les biens, comme s'ils avaient bien perçu ce que les États-Uniens apportaient de nouveau. La réponse est également nouvelle. Chouteau est ici l'intermédiaire du gouverneur Lewis : « si [les Osages] n'écoutent pas le conseil qu'il veut bien encore leur donner, [...] ils ne verront plus de Blancs leur porter des fusils ni de la poudre, mais [...] ils verront des Blancs armés contre eux, et des nations qui demandent tous les jours de leur faire la guerre »²¹. Le monde construit autour des chevaux ne fonctionne plus car les objectifs des États-Unis sont beaucoup plus violemment accapareurs que ceux des Français puis des Espagnols : il ne s'agit plus de se lier avec les Indiens mais de prendre leurs terres et de lancer une colonisation de peuplement. Le processus mène directement au premier traité osage, le 10 novembre 1808, qui trace une frontière avec les États-Unis. Mais, comme souvent dans le cadre de tels traités, il y eut suffisamment de manipulations et d'incompréhensions pour que les chefs signataires n'aient pas l'impression de céder leurs terres²².

Pierre Chouteau, instrument du pouvoir étasunien dans cette rupture de l'histoire équestre au Pays des Illinois, faisait partie de la plus grande famille marchande de Saint-Louis. Ses affaires offrent également une fenêtre sur le sort du bison. En octobre 1804, alors qu'il prospecte les marchés de la côte Est, il contacte Tarascon, marchand marseillais installé à Philadelphie, pour lui donner le cours des pelleteries : castor, ours, chats sauvages, loutre, chevreuil²³. L'absence de peaux de bisons est *a priori* le fait saillant, mais en fait très habituelle : le bison est chassé par des nations indiennes qui ont depuis des millénaires appris à vivre avec lui physiquement et spirituellement, mais il n'est pas encore happé par les logiques commerciales coloniales qui avaient depuis longtemps intégré d'autres animaux.

Dans la décennie suivante, le monde n'est cependant plus le même. En juin 1818, les frères Tarascon, qui ont alors relocalisé leur commerce à

20. Les réseaux familiaux des Chouteau et des Osages sont reconstitués dans Anne F. Hyde, *Empires, Nations & Families: A history of the North American West, 1800-1860*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2011, p. 41 ; Jay Gitlin, *Bourgeois Frontier: French Towns, French Traders & American Expansion*, New Haven, Yale University Press, 2010.

21. Missouri History Museum (plus bas Missouri Hist. Mus.), Chouteau Collection, Box 6, Pierre Chouteau Jr. letterbook, Pierre Chouteau au grand chef des Cheveux Blancs, 6 avril 1808.

22. Willard Rollings, *The Osage: An Ethnohistorical Study of Hegemony on the Prairie-Plains*, Columbia, University of Missouri Press, 1992, p. 221-226. Kathleen DuVal, *The Native Ground: Indians and Colonists in the Heart of the Continent*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006, p. 200-205. Le texte du traité est disponible sur la base Kappler : <http://digital.library.okstate.edu/Kappler/Vol2/treaties/osa0095.htm#mn7>

23. Missouri Hist. Mus., Chouteau Collection, Box 6, Pierre Chouteau Jr. letterbook, Pierre Chouteau à Tarascon, 22 octobre 1804.

Louisville, dans la vallée de l'Ohio, reçoivent de Chouteau « soixante paquets Buffalo robe, contenant dix peaux par balle, et formant la quantité de six cents »²⁴, à charge pour eux de les vendre contre argent ou whisky. Dans le même temps, Chouteau envoyait par la voie laurentienne trente-huit langues de bisons fumées à Jean-Charles Roux, marchand à Marseille, de la part d'un de ses collègues de Saint-Louis²⁵. On a donc des animaux transformés, comme d'autres avant eux, sous formes de fourrures et de viande de luxe, en objets d'un vaste marché atlantique, au moment où ce sont les logiques étasuniennes qui commencent à prendre le dessus, au moins dans la partie orientale des Plaines.

Pour comprendre cette mutation il faut élargir les horizons et remonter le Missouri ou l'Arkansas, pénétrer la région avec ceux qui, pour le compte des Espagnols ou des Étasuniens, en ont effectué les premières explorations systématiques autour de 1800. L'historien doit se servir des relations laissées par ces Euro-Américains pour comprendre les dynamiques qui opèrent au moment de la rencontre – et qui peuvent être opérées par elle – en tenant pour acquis qu'autour de 1800, les maîtres des Plaines sont bien les Indiens. Plus encore qu'un “*middle ground*” co-construit par les Indiens et les puissances coloniales (et leurs représentants)²⁶, on a là affaire à un “*native ground*”²⁷, où les colons de toutes sortes doivent accepter les logiques indiennes dominantes pour exister. Or, dans cet univers, bisons et chevaux sont centraux.

Jean-Baptiste Trudeau a été envoyé en 1794 par les autorités espagnoles sur le Missouri afin de capter le commerce fluvial et plus particulièrement d'atteindre les villages mandans dont on sait à Saint-Louis depuis longtemps qu'ils constituent le nœud essentiel de l'économie des Plaines du Nord malgré leur affaiblissement dû à l'épidémie de petite vérole qui les a frappés au début des années 1780²⁸. Alors qu'il hiverne en décembre 1794 avec ses hommes en pays omaha, il accueille le chef Toaganrest et lui présente les arguments de ses commanditaires : si les Omahas laissent passer ceux que Trudeau continue d'appeler les « Français », même sujets espagnols, pour qu'ils commercent avec les Mandans, tout le monde sera gagnant car les Omahas ne dépendront plus des réseaux pawnees pour leur approvisionnement en chevaux et verront les prix des bêtes baisser avantageusement²⁹.

24. *Ibidem*, Chouteau Collection, Box 13, letterbook 1817-1820, Pierre Chouteau à Tarascon, 22 juin 1818.

25. *Ibidem*, Pierre Chouteau à Tarascon, 28 juin, 29 septembre et 20 novembre 1818. Sur Cabanné voir Ray H. Mattison, 'John Pierre Cabanné, Sr.', in LeRoy Hafen (ed), *Fur Traders, Trappers and Mountain Men of the Upper Missouri*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1995 (1^{re} édition 1972), p. 16-19.

26. Richard White, *Le Middle Ground...*, *op. cit.*

27. Kathleen DuVal, *The Native Ground...*, *op. cit.* Pour autant la proposition de Pekka Hämäläinen et de Juliana Barr d'un « empire » comanche aux frontières définies à l'occidentale est excessive : Pekka Hämäläinen, *L'empire comanche*, Toulouse, Anacharsis, 2012 (1^{re} édition 2008).

28. Sur cette épidémie à l'échelle continentale cf. Elisabeth A. Fenn, *Pox Americana: The Great Smallpox Epidemic of 1775-82*, New York, Hill & Wang, 2001.

29. Une version complète du journal de Trudeau est disponible depuis peu : Jean-Baptiste

Pour autant la négociation ne peut aboutir car « les marchandises engloises, qui sont beaucoup plus belles et meilleures, se vendent a bien meilleure marché sur le missisipy »³⁰. Plus haut sur le fleuve, le constat est le même : les nations indiennes ont intégré les Espagnols mais surtout les Britanniques au système commercial des Plaines et savent en jouer. Les Sioux récoltent ainsi de belles peaux mais « ils en enlèvent tous les printems de notre territoire une grande quantité qu'ils vont échanger pour des marchandises avec les autres peuplades siouses situées sur les rivierre Saint Pierre et des Moines fréquentés parles marchands anglois du Canada. Il seroit facil d'établir sur le Missouris des magasins de marchandises pour avoir le trafic de leurs pelleteries, mais il faudroit que Messieurs les marchands des Illinois améliorassent le prix de leur marchandises car ces peuples qui connoissent le bon marché des marchandises anglaises sur le Misisipy ne consentiront jamais à payer celles cy au prix qu'on veut leur vendre »³¹.

Trudeau décrit en fait un tournant de l'histoire des Plaines, qui a comme acteur et facteur le cheval. Les Mandans avaient choisi ne pas devenir nomades mais de se faire marchands, grands redistributeurs de la ressource équine pour les Plaines du Nord³². Les Omahas, de leur côté, étaient semi-nomades, ce qui fit leur faiblesse face aux Sioux. Leur approvisionnement équestre suivait un axe sud-nord. Les Sioux, eux – ou plutôt ici une partie d'entre eux, les Lakotas – représentent une exception. On les voit ici puissants et échangeant avec d'autres Sioux plus à l'est – les Dakotas – et surtout les Britanniques installés à Prairie du Chien. Leur puissance tient à cet accès aux circuits britanniques (puis étasuniens), mais aussi à un système politique fluide et à l'équilibre qu'ils ont su trouver entre la taille de leurs hordes de chevaux, les contraintes écologiques et leurs impératifs militaires. De fait, il s'agit surtout d'une « anomalie »³³ plus que d'un modèle. Si les Lakotas deviennent dominants justement dans ces années 1790, et si les Plaines du Nord jusqu'aux années 1870 sont marquées avant tout par un conflit entre deux expansionnismes – lakota et étasunien³⁴ – c'est parce que les Lakotas ont su adosser une réelle politique expansionniste sur leur transition vers le nomadisme équestre. Le monde que pénètre Trudeau ne connaît le cheval que depuis un siècle, mais il en est révolutionné en profondeur.

MacKay et Evans, encore au nom de l'Espagne en 1796-1797, puis les expéditions Freeman et Custis (1806), et surtout Lewis et Clark (1804-

Trudeau, *Voyage sur le haut Missouri, 1794-1796*. Texte établi par Fernand Grenier et Nilma Saint-Gelais, Sillery, Septentrion, 2006, p. 47.

30. *Ibidem*, p. 49.

31. *Ibidem*, p. 111.

32. Elizabeth A. Fenn, *Encounters at the Heart of the World: A History of the Mandan People*, New York, Hill & Wang, 2014.

33. Pekka Hämäläinen, 'The Rise and Fall of Plains Indian Horse Cultures', *Journal of American History*, 90, 3, December 2003, p. 862.

34. Richard White, 'The Winning of the West: the Expansion of the Western Sioux in the Eighteenth and Nineteenth Centuries', *Journal of American History*, 65, 2, September 1978, p. 319-343.

1806), portés toutes deux par les ambitions de Jefferson, entrèrent dans le même univers³⁵. Autour de 1800, tout dans les Plaines du Nord tient au cheval et au bison. Le premier a permis la réinvention du monde : il entraîne des nations vers des formes plus ou moins accomplies de nomadisme, modifie la géopolitique des Plaines (souvent par la guerre) et densifie considérablement des réseaux commerciaux qui fonctionnent à l'échelle continentale. Le deuxième, omniprésent même si ses effectifs sont déjà en baisse (il a disparu à l'est du Mississippi), est un fondement civilisationnel majeur : son mode de vie parfaitement maîtrisé et la connaissance de son cycle saisonnier en permettent une chasse abondante et un usage total. Fourrures, chair, graisse, os, tout du bison peut être utilisé. Mais chevaux et bisons ne sont pas uniquement complémentaires : les premiers permettent d'accroître l'efficacité des chasses et concurrencent les deuxièmes dans leur propre écosystème – l'herbe même de la Prairie devient un enjeu. Saint-Louis semble loin et les expéditions espagnoles comme étasuniennes peuvent très bien être lues comme des événements totalement anodins, sans réelle importance dans l'histoire régionale³⁶. Pourtant les germes d'un profond déséquilibre sont bien là.

L'expédition de Jules de Mun en témoigne. Né en 1782 à Saint-Domingue d'où il a fui avec ses parents pour s'installer après moult péripéties le long du Mississippi, Mun est parfaitement inséré dans les réseaux marchands créoles³⁷. C'est avec son oncle par alliance Auguste Chouteau qu'il se lance dans une expédition commerciale en septembre 1815. Ils remontent l'Arkansas avec leurs hommes en espérant prospecter de nouveaux territoires de chasse. L'aventure durera jusqu'en 1817 et s'achèvera dans les prisons de Chihuahua, en Nouvelle-Espagne. L'affaire est connue comme une des tentatives françaises puis étasuniennes pour s'appropriier le marché du nord mexicain³⁸. Mais Mun dit aussi dans son journal³⁹ les enjeux d'une histoire des chevaux et des bisons. Le 4 novembre 1815, par exemple, il est « obligé d'abandonner [s]on cheval », qu'il laisse « avec regret », avant de croiser la route de « quelques chevaux sauvages » que Chouteau et lui vont « examiner » tandis que leurs chasseurs « tuèrent une vache » – une femelle de bison⁴⁰.

35. W. Raymond Wood, *Prologue to Lewis and Clark. The Mackay and Evans Expedition*. Norman, University of Oklahoma Press, 2003 ; Dan L. Flores (ed.), *Jefferson and Southwestern Exploration: The Freeman & Custis accounts of the Red River expedition of 1806*, Norman, University of Oklahoma Press, 1984. La bibliographie sur Lewis et Clark est immense.

36. Elliott West, 'Lewis and Clark: Kidnappers', in Patrick G. Williams, S. Charles Bolton et Jeannie M. Whayne (ed.), *A Whole Country in Commotion: The Louisiana Purchase and The American Southwest*, Fayetteville, University of Arkansas Press, 2005, p. 3-20.

37. Netty Beauregard, 'De Mun family in America', *Missouri Historical Collections*, volume 5, 1927-1928, p. 327-342.

38. Thomas M. Marshall (ed.), 'The Journals of Jules de Mun', *Missouri Historical Society Collections*, 5, 1928, p. 167-208 et 311-327, dont se servent tous les historiens depuis près d'un siècle, notamment David J. Weber, *The Taos Trappers, 1540-1846*, Norman, University of Oklahoma Press, 1971, p. 32-51.

39. Il en existe une transcription hasardeuse (Missouri Hist. Mus., Jules de Mun Collection, Box 3) et la traduction de Marshall, mais c'est bien la version originale qui me sert ici (*Ibidem*, Box 2).

40. *Ibidem*, 4 novembre 1815.

Le surlendemain « il y a assez de quoi manger pour les chevaux »⁴¹, mais le répit est de courte durée : le mercredi 8, quatre chevaux doivent de nouveau être abandonnés⁴². Une semaine plus tard, alors que la situation n'est guère meilleure, les chasseurs reviennent au camp en annonçant avoir tué des bisons. En quelques lignes⁴³, Mun dit quelque chose d'une expérience commune avec les explorateurs du Missouri : dans ces confins des Plaines centrales et méridionales, le bison est également omniprésent et les marchands vivent grâce à lui. C'est sur les bisons rencontrés sur la route que les hommes comptent, essentiellement, pour l'approvisionnement en viande. La ressource est encore suffisante mais on devine chez Mun les linéaments d'une baisse des effectifs animaux si les nations indiennes ne sont plus seules à vouloir les chasser. L'expérience du cheval vécue par l'aristocrate déchu est plus originale : les chasseurs ont annoncé avoir cuit du bison alors qu'ils avaient préparé du cheval. Or le cheval est d'abord un animal domestique, indispensable au marchand et avec lequel il est possible de développer des relations individuelles fortes, mais profondément inégales puisqu'on peut abandonner son cheval dans la Prairie en cas de détresse alimentaire, ce que l'on ne ferait pas de ses compagnons humains. Il est ensuite un animal sauvage que l'on découvre en amont de l'Arkansas, avec une fascination certaine qu'il faut relativiser : Mun rapporte là ce qui est peut-être sa première expérience de cheval sauvage, mais ses hommes le connaissent depuis longtemps. D'où le troisième élément : le cheval, comme le bison, est une nourriture, un deuxième choix sans doute, pour des raisons culturelles – les chasseurs ne voulaient pas avouer de prime abord qu'ils allaient cuisiner de la viande équine – mais la Prairie n'offre pas toujours le choix.

Cependant une absence étonne dans le journal de Mun : le commerce du cheval. Mun n'est pas un marchand de chevaux mais il reste que la confusion est possible⁴⁴. Il lui fallait se procurer des chevaux et s'il n'en a pas fait par le commerce lui-même, il a pu en acheter, comme l'avaient fait Lewis et Clark. Mais surtout la zone qu'il fréquente est le principal espace de développement dudit commerce entre Indiens et colons, beaucoup moins connu que celui des fourrures tout en lui étant parallèle. Les circuits indiens, en lien avec la Nouvelle-Espagne, étaient initialement orientés sud-nord, avant que depuis la vallée du Mississippi de nouveaux acteurs étasuniens tentent de réorienter le marché, vers le Kentucky notamment, qui devient à ce moment l'État d'élevage équin par excellence⁴⁵. Les premières expéditions, comme celles lancées par Jefferson, ou encore la troupe de Mun et Chouteau, se sont

41. *Ibidem*, 6 novembre 1815.

42. *Ibidem*, 8 novembre 1815.

43. *Ibidem*, 15 novembre 1815.

44. Dan Flores le dit encore dans 'Bringing Home All The Pretty Horses: The Horse Trade in the Early American West, 1785-1825', *Montana the Magazine of Western History*, 58, Summer 2008, p. 19 ; mais Thomas Kavanagh avançait l'inverse dans *The Comanches. A History, 1706-1875*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1996, p. 115.

45. Dan Flores, 'Bringing home...', *loc. cit.* Sur le Kentucky, Catriona Margaret Paul, 'The

heurtés parfois violemment aux soldats espagnols qui patrouillaient dans les Plaines du Sud pour tenter d'appliquer les règlements qui devaient en théorie faire de l'État le régulateur de la rencontre entre chevaux et humains. Mais elles disaient clairement qu'autour de 1800 dans l'histoire du cheval comme dans celle qui lui est consubstantiellement liée du bison, se lit celle de l'Ouest, donc celle du continent. La domination est encore indienne, chevaux et bisons en sont non seulement les témoins mais les acteurs. Néanmoins des mouvements souterrains signalent un avenir possible, que beaucoup aux États-Unis comme en Europe annoncent prophétiquement comme inévitable : une présence coloniale densifiée et qui s'approprierait les ressources et viserait à radicalement transformer la nature de l'Ouest.

DES ANNÉES 1830 AUX ANNÉES 1890 : UNE VICTOIRE COLONIALE

En janvier 1840, le jeune Victor Tixier débarque à La Nouvelle Orléans. Étudiant en médecine à Paris, il avait décidé de voyager en Amérique pour se remettre d'une pénible maladie. Il remonte le Mississippi, se lie avec quelques marchands créoles et passe l'été en compagnie des Osages au moment des grandes chasses. Il a dressé un tableau assez sombre de la situation : « Le bison répandu autrefois, comme on sait, sur presque toute la surface des États-Unis, se rencontrait encore, il y a quelques années, près des bouches du Missouri ; mais aujourd'hui on le trouve à hauteur des villages osages, à cent-vingt milles au-delà de la rivière Arkansas. Cet animal vit encore en troupeaux très nombreux qui diminuent tous les ans. Les Sauvages lui font une guerre acharnée, sans relâche ; on peut dire qu'ils le gaspillent »⁴⁶. Et Tixier d'ajouter qu'il serait vain d'enseigner aux Indiens qu'ils mettent en péril la ressource, reprenant par là une antienne du discours colonial, en Europe comme aux États-Unis, sur l'incapacité des « autres » inférieurs à gérer la nature et à en tirer profit puisque ce dernier est le seul critère de jugement. Le discours est différent lorsque Tixier aborde les chevaux. Il sait bien que leur chasse ne vise pas leur disparition mais leur domestication⁴⁷ – ou leur commerce : « depuis deux ans les rapports des Patokas [Comanches], qui sont entièrement nomades, avec les nations blanches, et particulièrement avec les texiens, ont été rompus, et les Sauvages ne peuvent plus se procurer aucun des objets fabriqués par les blancs. Ils ont donc recherché l'amitié des Osages, qui ont de fréquentes et faciles relations avec les hommes civilisés. [...] Une traite a été ouverte [...]. Les Osages apportent du rouge, des ustensiles de cuisine, des couvertures, du drap, du fer, et les Patokas leurs donnent en

Horsemen had the start. Horse ownership and Advantage in Kentucky, 1770-1830', thèse, University of Dundee, 2012.

46. Victor Tixier, *Voyages aux prairies osages, Louisiane et Missouri, 1839-1840*, Clermont-Ferrand, Perol, 1844, p. 175.

47. *Ibidem*, p. 222-225.

échange des chevaux qu'ils élèvent et des mulets volés aux texiens, des peaux de toutes espèces... »⁴⁸.

Les observations de Tixier sont profondément connectées entre elles : l'évolution dont Tixier est témoin est liée à l'interaction entre bisons et chevaux, comme l'est la géopolitique mouvante qui fait que Tixier observe très conjoncturellement Osages et Comanches en paix et excellents partenaires commerciaux. L'adoption des chevaux par les nations des Plaines a déséquilibré leur monde. Certes elle a apporté la puissance à beaucoup, et au premier chef aux Lakotas et aux Comanches, mais elle a également considérablement augmenté les capacités de chasse. En conséquence de quoi les inégalités générées ont d'ailleurs explosé (le surcroît de travail du traitement des bêtes repose sur les femmes). La société s'en est retrouvée déstructurée car la richesse se mesurait désormais en chevaux, se construisait en fonction de l'accès au commerce blanc et subvertissait les structures antérieures.

La pression sur les bisons s'en est trouvée accrue car ils étaient désormais chassés pour le commerce des Blancs. Le Français voit bien que la population de bisons décroît rapidement, mais il en attribue la responsabilité aux Indiens eux-mêmes, qui surchasseraient. Le raisonnement dédouane les colons et les acteurs du marché mondial qui imposent de plus en plus une appropriation de la ressource en bisons. Il est très loin du mythe de l'Indien environnementaliste très prégnant aux XX^e et XXI^e siècles, qui a d'ailleurs été écarté par les historiens et les anthropologues⁴⁹. Il n'y a pas de gestion « raisonnable » du stock de bisons, mais insertion des nations indiennes dans des circuits qui les conduisent à mettre elles-mêmes en péril l'écosystème des Plaines : en ce sens ces décennies représentent à la fois l'apogée d'un monde, celui des chasseurs nomades, et son déséquilibre final. Depuis les années 1830, les marchands de Saint-Louis ou de l'Est, notamment les Chouteau et l'*American Fur Company*, ont changé l'échelle de leurs opérations, que ce soit dans la vallée du Missouri où la vapeur transforme la navigation ou dans les Plaines centrales et du Sud⁵⁰.

Ces chevaux, Tixier le dit bien, viennent du sud, et plus particulièrement d'opérations de raids plus encore que de commerce. Ce que vendent les marchands étasuniens, ce sont souvent des chevaux volés aux Texans et aux Mexicains. Les historiens ont récemment documenté la croissance extraordinaire de la stratégie de raids comanches jusqu'au cœur du Mexique. Brian DeLay a ainsi répertorié 530 expéditions entre 1800 et 1848, qui ont pour objectifs de razzier des captifs mais aussi des milliers de chevaux, objets ensuite de fré-

48. *Ibidem*, p. 127-128.

49. Voir notamment l'ouvrage, qui a fait débat, de Shepherd Krech III, *The Ecological Indian: Myth and History*, New York, Norton, 1999.

50. Sur le processus de destruction des bisons, Andrew I. Isenberg, *The Destruction of the Bison: An Environmental History, 1750-1920*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; Dan Flores, 'Bison ecology and bison diplomacy: The Southern Plains from 1800 to 1850', *Journal of American history*, 78, September 1991, p. 465-485.

quentes transactions commerciales. Les raisons de cette dilatation maximale de l'Ouest sont autant géopolitiques (les tensions qui déchirent les Plaines du Sud) qu'environnementales puisque le modèle de développement comanche aurait eu tendance à générer un surpâturage au Texas, qui aurait mené à chercher les ressources toujours plus loin. Il se serait agi de faire peser sur le Mexique la ponction environnementale nécessaire au contrôle des réseaux commerciaux. C'était intenable à moyen terme⁵¹.

La pression colonisatrice était devenue trop forte et les rapports de force s'inversaient. Au nord, le missionnaire canadien George Belcourt rapportait une chasse aux bisons menée par les Métis dont il avait la charge spirituelle :

« La rapidité avec laquelle nos cavaliers déchargent leurs fusils est étonnante ; il n'est pas rare de voir trois bisons abattus par le même chasseur dans l'espace d'environ un arpent. [...] Voici leur manière de charger : le premier coup seul est bourré ; pour les suivants ; ils amorcent, versent la poudre, puis ayant la bouche pleine de balles, ils en laissent tomber une dans le fusil ; la salive l'y fait adhérer à la poudre au fond du canon. Pendant cette manœuvre le coursier est abandonné à lui-même ; mais il est si bien dressé, que lorsque son maître se penche d'un côté ou d'un autre, il le comprend et obéit à l'instant. [...] Une grande quantité de cette viande est perdue, car après avoir prélevé les morceaux de choix, on abandonne le reste sur place ; c'est l'héritage et la pâture des loups [...]. Le 16 octobre, nous repartîmes, emportant sur nos voitures mille sept cent soixante-seize vaches tuées par cinquante-cinq chasseurs. Le tout, calculé au taux le plus modéré, valait un peu plus de dix-sept cent livres sterling⁵².

Les historiens des Métis ont analysé en profondeur les réseaux de parenté : ce sont eux qui permettent l'ethnogenèse du groupe (les Métis sont issus des mariages entre les « voyageurs », « coureurs des bois » et autres d'une part et les femmes des nations indiennes de l'autre) et qui sont au fondement de son identité collective comme de son fonctionnement social⁵³. Mais le missionnaire décrit là un phénomène peu étudié : la contribution des Métis à l'accélération de la destruction des bisons par leur insertion pleine et entière dans

51. Pekka Hämäläinen, *L'Empire Comanche...*, *op. cit.*, et du même : 'The politics of grass: European expansion, ecological change, and indigenous power in the Southwest borderlands', *William and Mary Quarterly*, 3d series, LXVII, 2 April 2010, p. 173-208 ; Brian DeLay, *War of a Thousand Deserts: Indian Raids and the U.S.-Mexican War*, New Haven, Yale University Press, 2008.

52. George-Antoine Belcourt à Mathias Loras, 16 février 1850, dans *Annales de la Propagation de la Foi*, 137, juillet 1851, p. 307.

53. Cf. Jacqueline Peterson, Jennifer S.H. Brown (ed.), *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1985 ; Nicole St-Onge, *Saint-Laurent, Manitoba: Evolving Metis Identities, 1850-1914*, Regina, Canadian Plains Research Center, 2004 ; Heather Devine, *People Who Own Themselves: Aboriginal Ethnogenesis in a Canadian Family, 1660-1900*, Calgary, University of Calgary Press, 2004 ; Nicole St-Onge, Carolyn Podruchny et Brenda Macdougall, (eds), *Contours of a People. Metis Family, Mobility and History*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012.

des logiques de marché. Ici le bison n'est plus un élément de civilisation, il est un bien sur un marché, et c'est le taux de profit qui importe. Le moteur de la chasse n'est plus que l'argent qu'elle rapporte. Le prélèvement est immense du fait de la demande des colons et de l'adaptation technologique métis : chevaux, fusils et charrettes permettent, en groupe, de tuer des centaines de bêtes rapidement. Il ne s'agit évidemment pas d'un usage local du bison : les Métis ne prennent que ce que désire le marché (donc les marchands), laissant le reste à d'autres animaux, les loups.

Il faut mettre en parallèle ce destin du bison avec celui du cheval. En effet, entre 1840 et 1860, près de 300 000 migrants ont franchi les Plaines en chariots bâchés. Deux temps doivent être clairement distingués. Jusqu'en 1848 le flux est limité – moins de 20 000 personnes – et majoritairement orienté vers l'Oregon. À partir de 1849, le flux se massifie et se réoriente pour les deux tiers vers la Californie de la ruée vers l'or, le reste étant laissé à l'Oregon et à l'Utah des Mormons⁵⁴. Il ne s'agit encore que d'une traversée des Plaines, mais la présence de colons y est bien multipliée. Ces colons ont besoin d'animaux, avec lesquels ils circulent : bœufs, mules, chevaux pour l'essentiel. À la lecture des journaux de pionniers, l'expérience est *a priori* peu différente de celle des explorateurs et des marchands des générations précédentes. L'environnement est difficile à maîtriser ; faire survivre ses bêtes est un défi ; les Plaines n'offrent rien d'habituel, peu d'eau, peu de bois, souvent peu de gibier et la maîtrise du calendrier est fondamentale pour ne pas risquer de franchir les Rocheuses trop tard dans la saison. Mais les Indiens sont de grands pourvoyeurs de chevaux. Les pionniers ne cessent de commercer avec eux, ce qui ne va pas sans difficulté quand des colons achètent des bêtes qui viennent d'être volées à d'autres colons⁵⁵.

Pourtant la situation s'est transformée par rapport au début du XIX^e siècle. Premièrement, les Indiens ne sont plus les seuls vendeurs de chevaux. Fleury Keith, sur la piste, signale la possibilité d'en acquérir au Fort Kearny⁵⁶, construit en 1846 le long du Missouri dans l'optique de contrôler les populations indiennes et de structurer la migration blanche⁵⁷. Ce n'est sans doute pas l'armée elle-même qui vend des chevaux – elle chercherait plutôt à en obtenir – mais des marchands installés dans le fort. Un nouveau marché s'est développé autour du cheval puisqu'une clientèle de dizaines de milliers de

54. Chiffres de John D. Unruh Jr., *The Plains Across: The Overland Emigrants and the Trans-Mississippi West, 1840-1860*, Urbana, University of Illinois Press, 1979, p. 119-120.

55. *Ibidem*, p. 162-164 ; Michael L. Tate, *Indians and Emigrants: Encounters on the Overland Trails*, Norman, University of Oklahoma Press, 2006, p. 62-65. Will Bagley, *So Rugged and Mountainous: Blazing the Trails to Oregon and California, 1812-1848*, University of Oklahoma Press, 2010 et *With Golden Visions Bright before them. Trails to the Mining West, 1849-1852*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012. Diana L. Ahmad, *Success Depends on the Animals: Emigrants, Livestock, and Wild Animals on the Overland Trail, 1840-1869*, Reno, University of Nevada Press, 2016.

56. Harold B. Lee Library, Brigham Young University, MSS SC 108, Journal de Fleury F. Keith, entrée du 16 août 1850, entrée du 13 mai 1850. Le journal est disponible en ligne, parmi d'autres : <http://overlandtrails.lib.byu.edu/> consulté le 24 février 2016.

57. John D. Unruh Jr., *The Plains Across...*, *op. cit.*, p. 205-206

colons passe désormais par les Plaines. Le commerce préexistant a changé de structure et de taille. Ce sont ainsi 800 à 1000 chevaux et mules que des marchands « français » ont accumulé à Soda Springs (dans le sud de l'actuel Idaho) en vue de les vendre aux migrants⁵⁸.

Mais, surtout, c'est une nouvelle culture équestre⁵⁹ qui pénètre les Plaines. Jusque-là, on l'a vu, elle ne touchait que les marges, même si elle avançait lentement vers l'Ouest. En ce milieu du XIX^e siècle, si les pionniers ne font que passer dans les Plaines, ils n'en importent pas moins dans l'Ouest un rapport aux chevaux qui n'a plus rien à voir avec celui des nations indiennes. Quand le cheval permettait le nomadisme à ces derniers, il est pour le colon le symbole de l'installation, d'un peuplement fermier sédentaire. De surcroît, ces familles ne sont pas seules à apporter une culture équestre : à Fort Kearny et dans tous les autres forts de l'Ouest, des cavaliers de l'armée fédérale, certes jamais plus de quelques milliers éparpillés, ont également importé leurs chevaux, leur usage du cheval et leur culture équestre. Sans compter qu'ils apportent aussi d'autres chevaux que ceux des Indiens : les *ponies* issus des troupeaux espagnols, petits et légers, voient arriver d'autres races équines anglo-américaines venues de l'Est.

Il y a là un angle mort de la recherche. Il est étonnant de constater que le cheval est souvent le grand absent de l'historiographie de l'armée dans l'Ouest. Tout juste peut-on relever quelques chiffres impressionnants. Ainsi en 1848, l'armée envoie aux troupes chargées des routes de l'Oregon, du Nouveau-Mexique et d'El Paso, 3 564 chevaux et mules – ces dernières étant majoritaires⁶⁰. Qui assure cet approvisionnement et comment ces équidés sont-ils entretenus ? Dans l'ensemble, il est probable que jusqu'à la Guerre de Sécession les chevaux soient achetés à l'Est, alors qu'ensuite il peut se développer des marchés locaux. Quant à nourrir les bêtes, encore une fois les marchés locaux peuvent jouer un rôle, mais souvent l'armée préfère transformer ses propres soldats en fermiers pour produire le fourrage nécessaire⁶¹. L'histoire de la logistique militaire gagnerait à être travaillée en termes environnementaux. De ce point de vue, l'histoire de l'Ouest pourrait s'inspirer des récentes approches environnementalistes de la Guerre de Sécession⁶². Il faudrait y adjoindre les chevaux, dans toutes leurs dimensions : comme recrutées aux prises avec la douleur ou la panique, soumis aux blessures, à la fatigue, à la maladie et à la faim, mais développant aussi des relations de camaraderie

58. *Ibidem*, p. 487, note 68.

59. Sur cette notion, Daniel Roche, *La culture équestre de l'Occident, XVI^e-XIX^e siècle. L'ombre du cheval*, Paris, Fayard, 3 volumes, 2008-2015.

60. Durwood Ball, *Army Regulars on the Western Frontier, 1848-1861*, Norman, University of Oklahoma Press, 2001, p. 28.

61. Francis Paul Prucha, *Broadax & Bayonet. The Role of the United States Army in the Development of the Northwest, 1815-1860*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1995 [1953], p. 150-158. Michael L. Tate, *The Frontier Army and the Settlement of the West*, Norman, University of Oklahoma Press, 1999, p. 120-121.

62. Cf. Lisa M. Brady, *War Upon the Land, Military Strategy and the Transformation of Southern Landscapes during the American Civil War*, Athens, University of Georgia Press, 2012.

entre hommes et bêtes⁶³. Les « guerres indiennes » seraient ainsi rendues à une forme de symétrie : ce sont des luttes entre deux cultures équestres, entre cavaliers indiens et cavaliers fédéraux, représentants chacun un modèle civilisationnel idéal. Il resterait à définir précisément ce qui fait la spécificité de chacune d'entre elles, notamment dans le rapport spirituel et personnel des hommes aux animaux, sans doute plus intense côté indien mais pas absent chez les forces colonisatrices.

Aux lendemains de la Guerre de Sécession, la Reconstruction touche l'Ouest autant que le Sud : les Indiens sont appelés à se couler par la force dans le moule d'une culture anglo-américaine. C'est l'époque de la « Politique de Paix » lancée par Grant, qui vise à l'enfermement en réserves (parallèle à la mise en réserve de la nature dans les premiers parcs nationaux) et qui mène donc à des nouvelles guerres⁶⁴. Le conflit majeur qui agite les Plaines septentrionales en 1876-1877 peut être lu au ras du sol dans le journal du second lieutenant John Gregory Bourke. Il donne un bon aperçu de ses relations possibles aux chevaux. Sous les ordres du colonel Thomas, il avance avec son unité le 16 mars 1876, dans le froid du Montana, vers un village majoritairement cheyenne et abritant quelques Oglalas : « Nos pauvres chevaux étaient plus patients que nous, mais devaient traverser beaucoup de souffrances, non seulement du fait du froid, mais en se fatiguant à monter et descendre les pentes glacées de notre piste. De petits ravins [...] arrêtaient notre marche pour plusieurs minutes jusqu'à trouver un passage où nos bêtes ne risqueraient pas de se briser les os »⁶⁵.

Le lendemain avait lieu la bataille de la Powder River. Bourke en dresse le bilan en s'attardant autant sur les chevaux (six morts) que sur les hommes (trois blessés), avant de fondre sur le village ennemi et d'y trouver des chevaux⁶⁶. Cette campagne est parmi les plus connues de l'histoire étasunienne mais il faudrait en décaler le récit. Car ici ce sont finalement les chevaux qui définissent l'itinéraire de cavaliers qui doivent prendre soin de leurs montures dans un paysage gelé. Ce sont hommes et bêtes mêlés qui ont souffert des combats. Et la victoire se mesure au nombre de bêtes prises à l'ennemi indien, car chacun sait parmi ces soldats que les Cheyennes et les Sioux vivent de et par leurs chevaux. C'est d'ailleurs en partie parce qu'il n'aura pas su conserver les bêtes en question face à une contre-attaque indienne que le colonel Reynolds passera en court martiale, la bataille de la Powder River ne ressemblant pas, loin s'en faut, à une glorieuse victoire.

63. Gervase Philips, 'Writing Horses in the American Civil War History', *War in History*, 20 (2), 2013, p. 160-181.

64. Gary Clayton Anderson, *Ethnic Cleansing and the Indian: The Crime that Should Haunt America*, Norman, University of Oklahoma Press, 2014.

65. Charles M. Robinson III (ed.), *The Diaries of John Gregory Bourke, volume One, November 20, 1872- July 28, 1876*, Denton, University of North Texas Press, 2003, p. 246, entrée du 16 mars 1876.

66. *Ibidem*, p. 251.

Bourke passe les années suivantes en pays apache, acquérant une petite renommée comme officier ethnographe mais sans renoncer à ses tâches de capitaine de cavalerie. En mars 1880, il est dans le Kentucky pour acheter des montures. « Le marché du cheval à Lexington est extrêmement atone »⁶⁷, mais il n'empêche qu'au temps de Bourke cela fait de longues décennies que le Kentucky sert de plaque-tournante au commerce des chevaux. Alors qu'autour de 1800 les nations indiennes étaient des acteurs majeurs du secteur, en 1880 il n'en est plus rien et le Kentucky est devenu le symbole d'un retournement complet de situation : c'est là que les Blancs de l'Ouest viennent se fournir, et non plus auprès des Mandans ou des Osages qui avaient longtemps dominé le marché.

Au même moment le retournement est encore plus violemment spectaculaire pour le bison, dont la disparition définitive était alors possible. La dernière phase de l'histoire de la destruction du bison – avant que la phase de restauration de l'espèce ne survienne au XX^e siècle – a été brève mais d'une extrême intensité. Elle fut en fait largement industrielle⁶⁸. Le chemin de fer qui progresse dans les Plaines dans les années 1860, jusqu'à l'achèvement de la première ligne transcontinentale en 1869, a permis l'arrivée de ces voyageurs qui tel l'ingénieur français Louis Simonin se délectent du spectacle de la fin des bisons : « Chasser le buffalo est le rêve de tout voyageur des plaines. Les officiers du fort [Kearny] se font un plaisir d'accompagner les excursionnistes dans cette chasse plaine d'attrait, et de les initier à toutes les ruses du gibier, à tous les secrets du sport des Prairies »⁶⁹.

Mais surtout le chemin de fer permet le déploiement de nouveaux chasseurs de masse. En 1870, en effet, des industriels de Philadelphie avaient inventé un procédé permettant de transformer les peaux de bison en cuir élastique pour fabriquer les courroies des machines. Les prix des peaux explosent en 1871 et c'est la ruée, d'abord dans les Plaines Centrales qui viennent juste d'être vidées des Cheyennes après des années de guerre et qui sont accessibles par le Kansas Pacific Railway. En très peu des temps les troupeaux qui subsistaient sont exterminés. La population de bisons avait évolué en fonction des cycles climatiques des Plaines, mais au moment du contact, elle s'élevait sans doute à trente millions de têtes. À la fin du XIX^e siècle, il ne reste que quelques centaines de bêtes et leur sauvetage lui-même s'apparente à une captation d'héritage coloniale. Place était faite à l'élevage extensif des *longhorns* qui remontaient depuis le Texas vers le nord dans les années 1870, et donc à ces ouvriers agricoles qui vont devenir la nouvelle figure mythique de l'Ouest : les cow-boys. Or, autour de ces derniers, c'est une nouvelle culture du cheval qui apparaît et qui occupe rapidement le champ médiatique nord-

67. *Ibidem*, p. 367.

68. Andres Resendez, *The destruction... op. cit.*

69. Louis Simonin, *La route de l'or : un Français au Far West, 1859-1868*, Paris, Phébus, 1993, p. 131.

américain comme européen. Une fois mutée en culture du rodéo⁷⁰, elle signale une forme de victoire symbolique sur les Indiens et donc sur leurs chevaux comme sur les bisons. Cette victoire est d'autant plus amère que nombre d'Indiens avaient réinvesti jusqu'au début du XX^e siècle leurs propres cultures équestres et pastorales dans le métier de cow-boy, montrant la place qu'ils pouvaient prendre, de nouveau, au cœur de l'économie coloniale. Et en parallèle ils luttaient fermement pour la récupération des *ponies* que les autorités avaient voulu remplacer par les nouvelles races.

Cette histoire souterraine de subversion ne doit pas cacher, malgré son importance, que le modèle de peuplement étatsunien, appuyé sur la force des colons comme sur le poids de l'État (que les historiens réévaluent constamment à la hausse), s'est imposé. La vision turnerienne, nationaliste et exceptionnaliste, clôturait le récit de la Frontière en 1890 sur une forme d'achèvement national ; la critique de la fin du XX^e siècle, au nom le plus souvent du retour narratif des vaincus, refusait cette barrière ; revisiter aujourd'hui l'histoire de l'Ouest comme une histoire coloniale entraîne un retour à cette fin du XIX^e siècle, ce que chevaux et bisons ont senti dans leurs chairs. Ce qui ne signifie en aucune manière la fin d'une histoire faite aussi de résistances, de bricolages, d'allers-retours et de trajectoires imprévues : le coyote, originaire de l'Ouest, compagnon des chevaux et des bisons au XIX^e siècle, a, lui, conquis l'ensemble du continent au XX^e siècle. C'est avec lui que les Nord-Américains doivent apprendre à vivre désormais, avec lui qu'il faut réinventer une relation à l'animal⁷¹.

*Tangi Villerbu est maître de conférences (HDR)
en histoire contemporaine à l'Université de La Rochelle*

70. Mary Ellen Kelm, *A Wilder West: Rodeo in Western Canada*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2012.

71. Dan Flores, *Coyote America: A Natural and Supernatural History*, New York, Basic Books, 2015.